



Quatrième partie
Souvenir de ce qui adviendra

Comité clandestin révolutionnaire indigène
Commandement général de l'Armée zapatiste de libération nationale

Octobre 2020.

Cela se passe il y a trente-cinq octobres.

Le Vieil Antonio regarde le feu de bois qui résiste à la pluie. Sous son chapeau de paille ruisselant, il allume à la braise sa cigarette roulée dans une feuille de maïs. Le feu couve, se cachant parfois sous les bûches ; le vent l'aide et, de son souffle, ravive les braises qui en rougissent en furie.

Le campement est celui que l'on nomme le « Watapil », dans la chaîne montagneuse dite « Sierra Cruz de Plata » qui se dresse entre les bras humides des fleuves Jataté et Perlas. Nous sommes en 1985, et le mois d'octobre reçoit le groupe avec un orage, présage de leurs jours à venir. Le grand amandier (qui donnera son nouveau nom à cette montagne en langue insurgée), compatissant, regarde à ses pieds cette petite, infime, insignifiante poignée de femmes et d'hommes. Les visages sont émaciés, les peaux sèches, le regard brillant (la fièvre peut-être, l'obstination, la peur, le délire, la faim, le manque de sommeil), les vêtements marron et noirs déchirés, les bottes déformées par les lianes qui s'efforcent de maintenir en place les semelles.

Posément, doucement, à peine audible dans le bruit de l'orage, le Vieil Antonio leur parle comme s'il s'adressait à lui-même :

« Le Petit Chef reviendra encore pour imposer à la couleur de la terre ses mots durs, son JE assassin qui tue toute raison, ses pots-de-vin déguisés en aumône.

Viendra le jour où la mort revêtira ses habits les plus cruels. Accompagnée dans ses pas par les rouages et les grincements de la machine qui rend malades les chemins, elle mentira en disant qu'elle apporte la prospérité alors qu'elle sème la destruction.

Quiconque s'opposera à ce bruit qui terrifie les plantes et les animaux sera assassiné dans sa vie comme dans sa mémoire. Dans la première par le plomb, dans la seconde par le mensonge. La nuit sera ainsi plus longue. La douleur encore prolongée. La mort plus mortelle.

Les Aluxo'ob alerteront alors la mère et iels diront ainsi : « La mort s'en vient, mère, en tuant elle vient ».

La Terre Mère, la toute première, se réveillera alors – sortant perroquets, aras et toucans de leur sommeil -, elle réclamera le sang de ses gardiens et de ses gardiennes et, s'adressant à leurs descendance, elle parlera en ces mots : « *Que les un·es aillent déjouer l'envahisseur. Que les autres aillent convoquer le sang qui lie les adelphe·s. Que les eaux ne vous effraient pas, que ne vous découragent ni les froids ni les chaleurs. Ouvrez des chemins là où il n'y en a pas. Remontez fleuves et mers. Naviguez par les montagnes. Volez comme pluies et nuages. Soyez nuit, soyez jour, partez à l'aube et alertez le tout. Car mes noms et couleurs sont nombreux mais mon cœur est unique, et ma mort sera aussi celle du tout. Que votre peau n'ait pas honte de la couleur que je lui ai données, ni les paroles que j'ai semées dans vos bouches, ni de votre taille je suis près de vous. Car je donnerai lumière à vos yeux, abri à vos oreilles et force à vos pieds et à vos bras. Ne craignez pas les couleurs et les autres manières de faire, ni les chemins différents. Parce qu'un seul est le cœur que je vous ai donné en héritage, une seule la raison et un seul le regard. »*

Alors, sous l'assaut des Aluxo'ob, les machines du mensonge mortel tomberont en panne, leur arrogance sera détruite et détruite leur avidité. Et les puissant·es feront venir d'autres nations les laquais qui répareront les machines de mort en panne. Les entrailles des machines de mort seront examinées ; iels découvri-

ront pourquoi elles sont endommagées et diront ainsi : « *Elles sont pleines de sang* ». Tout en essayant d'expliquer la raison de cette terrible merveille, iels annonceront ainsi à leurs patrons : « *Nous ne savons pas pourquoi, nous savons juste qu'il s'agit de sang, héritier du sang originel* ».

Alors, le mal pleuvra sur lui-même dans les grandes demeures où le Puissant se saoule et abuse. La déraison entrera dans ses domaines et ce sera non pas de l'eau mais du sang qui jaillira des sources. Ses jardins se faneront et se fanera le cœur de ceux qui travaillent pour lui et le servent. Le Puissant fera venir d'autres vassaux pour les utiliser. Iels viendront de terres lointaines. Et la haine entre égaux naîtra, encouragée par l'argent. Iels se battront entre eux et la mort et la destruction se répandront parmi ceux qui ont en partage la même histoire et la même douleur.

Ceux qui auparavant travaillaient la terre et vivaient en elle, transformés à présent en serviteurs et en esclaves du Puissant sur les sols et sous les cieux de leurs ancêtres, verront l'arrivée des malheurs dans leurs maisons. Leurs filles et leurs fils se perdront, noyé·es dans la pourriture de la corruption et le crime. Reviendra le droit de cuissage avec lequel l'argent tue l'innocence et l'amour. Et les enfants seront arrachés des bras de leur mère et leur jeune chair sera prise par les grands Seigneurs pour rassasier leur vilénie et leur lâcheté. À cause de l'argent, le fils lèvera la main contre ses parents et le deuil habillera leur maison. La fille se perdra dans l'obscurité ou dans la mort, tuée dans sa vie et son être par les Seigneurs et leur argent. Des maladies inconnues s'abattront sur ceux qui ont vendu leur dignité et celle des leurs en échange de quelques pièces, ceux qui ont trahi leur race, leur sang et leur histoire, et ceux qui ont proclamé et propagé le mensonge.

La Ceiba Mère, celle qui porte les mondes, hurlera si fort que même la surdité la plus éloignée entendra son cri blessé. Et sept voix distantes se rapprocheront d'elle. Et sept bras lointains l'embrasseront. Et sept poings différents se joindront à elle. La Ceiba Mère soulèvera alors ses jupons et ses mille pieds piétineront et démoliront les routes de fer. Les machines à roues sortiront de leurs chemins de métal. Les eaux déborderont des fleuves et des lagunes, et la mer elle-même bramera avec furie. Dans tous les mondes, s'ouvriront alors les entrailles de la terre et des cieux.

Alors, la toute première, la Terre Mère se soulèvera et réclamera par le feu sa maison et une place à soi. Et par dessus les édifices orgueilleux du Pouvoir, arbres, plantes et animaux se mettront en marche, et avec leur cœur, iels feront revivre le Votán Zapata, gardien et cœur du peuple. Et le jaguar marchera à nouveau sur ses pistes ancestrales, régner à nouveau là où l'argent et ses laquais avaient voulu régner.

Et le Puissant ne mourra pas sans avoir vu comment s'effondre presque sans un bruit son ignorante arrogance. Et dans son dernier souffle, le Petit Chef saura qu'il ne sera plus, au pire, qu'un mauvais souvenir dans le monde qui se sera rebellé et aura résisté à la mort que son commandement commandait.

Et c'est cela dit-on que disent les mort-es de toujours, ceux qui mourront à nouveau mais cette fois pour pouvoir vivre.

Et on dit qu'iels disent que cette parole doit être connue dans les vallées et les montagnes ; qu'elle soit portée par monts et par vaux ; que la répète l'oiseau *tapacamino*, et qu'ainsi il annonce les pas du cœur qui marche en adelphe ; que la pluie et le soleil la sèment dans le regard des habitant-es de ces terres ; et que le vent la porte loin et la niche dans la pensée *compañera*.

Parce que ces cieux et cette terre verront advenir des choses terribles et merveilleuses.

Et le jaguar marchera à nouveau sur ses pistes ancestrales, régnant à nouveau là où l'argent et ses laquais avaient voulu régner. »

Le Vieil Antonio se tait, et avec lui, la pluie. Rien ne dort. Tout rêve.



Depuis les montagnes du Sud-Est mexicain,

SupGaleano

Mexique,
Octobre 2020.

Carnet de notes du Chat-Chien

Les pirogues.

Je vous rappelle que les divisions entre pays ne servent qu'à caractériser le délit de « contrebande » et à donner un sens aux guerres.

Il est clair qu'il y a au moins deux choses qui sont au-dessus des frontières : l'une est le crime qui, sous couvert de modernité, distribue la misère à l'échelle mondiale ; l'autre est l'espoir que la honte n'existe que lorsqu'en dansant on fait un faux pas, et non pas chaque fois que l'on se voit dans un miroir. Pour mettre fin à la première et faire prospérer la seconde, il suffit de se battre et d'être meilleurs. Le reste vient tout seul et c'est ce qui remplit habituellement les bibliothèques et les musées. Il n'est pas nécessaire de conquérir le monde, il suffit de le refaire. D'accord. Santé et sachez que, pour l'amour, un lit n'est qu'un prétexte ; pour la danse, un air n'est qu'un ornement ; et pour la lutte, la nationalité n'est qu'un simple accident de circonstance.

Don Durito de la Lacandona, 1995.

Le SubMoy dit à Maxo qu'il faudrait peut-être essayer avec du bois de balsa (« du liège » comme on dit par ici), mais l'ingénieur naval lui rétorqua que, étant donné sa légèreté, le courant risquait d'autant plus de l'emporter.

« Mais tu as dit qu'il n'y avait pas de courant en mer.

– Mais s'il y en a ? », se défendit Maxo.

Le SubMoy dit aux autres des comités que venait l'épreuve suivante : les pirogues.

Iels se mirent à sculpter plusieurs pirogues. Avec des haches et des machettes, iels façonnèrent et donnèrent vocation marine à des troncs dont le destin originel était d'être du bois pour le feu. Comme le SubMoy s'était absenté quelques instants, iels partirent demander au SupGaleano s'ils donneraient des noms aux embarcations. Le Sup qui regardait comment le Monarque vérifiait un vieux moteur diesel répondit distraitement : « Oui, bien sûr ».

Iels s'en allèrent et commencèrent à graver et à peindre sur les côtés des noms rationnels et mesurés. Sur l'un d'eux, on lisait : « *Le Chompiras¹ Nageur et Sauteur-de-Flaques* ». Sur un autre : « *L'internationaliste. Une chose est une chose, et autre chose c'est dont fuck me, compadre* ». Un autre encore : « *J'arrive tout de suite, je me dépêche mon amour* ». Et celui-là : « *Allez, c'est ta tournée, fallait pas m'inviter* ». Ceux du puy Jacinto Canek avait baptisé le leur *Jean Robert²*, c'était leur façon à eux de faire en sorte qu'il accompagne le voyage.

Sur un autre qui était plus éloigné, on pouvait lire : « *A quoi bon pleurer, ce n'est pas l'eau salée qui manque* » et puis il continuait : « *Ce bateau a été construit par la Commission Maritime de la commune autonome rebelle zapatiste "On-nous-critique-car-on-donne-des-noms-trop-longs-aux-MAREZ-et-aux-Caracoles-mais-on-s'en-fiche", et du Conseil de Bon Gouvernement "Pareil". Produit périssable. A consommer avant : ça dépend. Nos embarcations ne coulent pas, mais elles ont une date de péremption, c'est pas la même chose. On recrute des fabricant-es de pirogues et des musicos au CRAREZ (marimba et sono non incluses – pour si jamais elles coulent et qu'on ait pas à les remplacer –, mais on se donne à fond pour chanter... bon, plus ou moins. Ça dépend, hein). Cette embarcation est uniquement cotée à la bourse de la résistance. La suite à la prochaine pirogue... » (Bien sûr, il fallait faire le tour du bateau et des parois intérieures pour lire le*

1 Le Copain, Surnom donné à un camion de 3 tonnes, rénové, très utilisé pour les efforts de solidarité

2 Philosophe et architecte de Cuernavaca au Mexique, compagnon de route de longue date des zapatistes et décédé le 1er octobre 2020

nom complet ; oui, vous avez raison, le sous-marin ennemi va tellement tarder à transmettre le nom complet du navire à couler que, quand il aura terminé, l'embarcation sera déjà amarrée sur les côtes européennes).

Le fait est que, pendant qu'ils sculptaient les troncs, la rumeur s'était répandue. Amado le bien-aimé l'avait raconté à Pablito, qui l'avait raconté à Pedrito qui en avait informé Defensa Zapatista qui en avait parlé avec Esperanza qui l'avait dit à Calamidad « *ne le dis à personne* » qui l'avait raconté à ses mamans, qui le dirent dans le groupe « *comme que femmes que nous sommes* ».

Quand on dit au SupGaleano que les femmes arrivaient, le Sup haussa les épaules et donna au Monarque la clé, dite espagnole, d'un demi pouce, tout en crachant des morceaux du tuyau de sa pipe.

Plus tard arriva Jacobo : « Eh Sup, il va tarder le SupMoy ?

– Aucune idée », répondit le SupGaleano, regardant, inconsolable, sa pipe brisée.

JACOBO : – « Et toi, tu sais combien de personnes vont faire le voyage ?

LE SUP : – Pas encore. L'Europe d'en-bas n'a pas répondu combien ils peuvent en recevoir. Pourquoi ?

JACOBO : – Ben, c'est que... Viens plutôt voir. »

Le SupGaleano cassa une autre pipe en voyant la « flotte » zapatiste. Sur la rive du cours d'eau, les six pirogues aux noms rocambolesques, alignées, étaient remplies de pots et de fleurs.

« Et ça, c'est quoi ? demanda le Sup, comme une simple formalité.

– C'est le chargement des *compañeras*, répondit Ruben résigné.

LE SUP : – Le chargement ?

RUBEN : – Oui, elles sont venues et elles ont dit : « Ça, on va en avoir besoin » et elles ont laissé ces petites plantes. Et après, une petite fille est arrivée, je sais pas comment elle s'appelle, mais elle a demandé si le voyage allait durer, ou si on allait mettre du temps à arriver là où on va. Je lui ai demandé pourquoi, s'il y avait aussi ses mamans qui partaient ou quoi. Elle m'a dit que non, que c'était parce qu'elle voulait envoyer un arbre, un petit comme ça et que si, tout à coup, on tardait pendant le voyage, eh ben il serait déjà grand en arrivant et on pourrait prendre le *pozol* à l'ombre si le soleil tapait trop fort.

– Mais c'est toutes les mêmes, a répliqué le Sup (en se référant aux plantes, évidemment).

– Non, dit Alejandra, du *comité*. Celle-ci, c'est de l'ambroisie, pour le mal au ventre ; elle, c'est du thym, celle-là c'est de la menthe ; là-bas, il y a la camomille, l'origan, le persil, la coriandre, le laurier, l'épazote, l'aloé vera ; celle-ci, c'est au cas où tu as la diarrhée, celle-ci pour les brûlures, celle-là pour les insomnies, celle-là pour le mal de dents, ici celle pour les coliques, celle-ci s'appelle « soigne-tout », une autre là-bas pour les envies de vomir, il y a aussi du poivre, du *momo*, de la *yerba mora*, de la ciboulette, de la rue, des géraniums, des œillets, des *tulipanes*, des roses, des *mañanitas*, etc. »

Jacobo se sentit obligé de préciser : « On a fini la première pirogue, et quand on est revenu·es, elle était déjà pleine de buissons ; un autre canot, et tout de suite plein. On en a déjà six. C'est pour ça que je demande si on continue à en faire d'autres, parce qu'elles vont les remplir de toute façon.

- Mais si vous envoyez tout ça, où vont se mettre les *compañeros* ? » voulut argumenter le Sup en s'adressant à une *compañera*, coordinatrice de femmes, qui portait dans ses bras deux pots de fleurs et un gamin dans un châle noué dans le dos.
- Ah bon ? Les hommes vont y aller ? dit-elle.
- De toutes façons, les femmes non plus ne tiendront pas là-dedans, rétorqua le Sup, au bord de la crise de nerfs.

ELLE : - Ah, c'est que nous, nous n'allons pas partir en bateau. Nous, nous allons y aller en avion, comme ça, on ne vomira pas. Bon, toujours un peu, mais quand même moins.

LE SUP : - Et qui vous a dit que vous, vous iriez en avion ?

ELLE : - C'est nous.

LE SUP : - Mais d'où ça vient, tout ce que tu me racontes ?

ELLE : - C'est Esperanza qui est venue à la réunion du groupe « Comme femmes que nous sommes » et qui nous a informées qu'on allait toutes mourir *misérablement* si on partait avec ces maudits hommes. Alors, on a réfléchi en assemblée et on est tombées d'accord sur l'idée qu'on n'a pas peur et qu'on est vraiment prêtes et déterminées à ce que les hommes meurent *misérablement* et pas nous.

On a déjà fait les comptes et on va louer l'avion qu'a acheté Calderón pour Peña Nieto ; les mauvais gouvernements de maintenant ne savent plus quoi en faire. Ils disent que le billet, c'est 500 pesos par personne. Il y a déjà 111 *compañeras* sur la liste, mais je crois qu'il manque les équipes de football des miliciennes. Donc, si on est juste 111, ça ferait 55 500 pesos, mais les femmes et les gamins ne paient que la moitié, alors ça fait 27 750. Il reste à en-

lever la TVA et le bonus pour frais de représentation, disons qu'en gros ça fait 10 000 pesos pour toutes. Et ça, c'est si le dollar ne dévalue pas, sinon ça fera encore moins. Mais pour ne pas discuter du prix, on va leur donner le bœuf d'un copain, qui ressemble à je ne dirai pas qui, mais qu'est-ce qu'on y peut, tous les petits mâles sont comme ça. »

Le SupGaleano se tut une bonne fois pour toutes, essayant de se souvenir où il avait bien pu laisser sa pipe d'urgence. Mais quand il vit que les femmes commençaient à transporter des poules, des coqs, des poussins, des cochons, des canards et des dindons, il dit au Monarque : « Vite, appelle le SubMoy et dis-lui qu'il faut qu'il vienne de toute urgence. »

La procession des femmes, des plantes et des animaux s'étendait jusqu'au-delà du corral. La file de la bande de Defensa Zapatista les suivait : la colonne de la horde avec Pablito en tête sur son cheval, en mode « Si tu ne peux pas les vaincre, unis-toi à elles », suivi d'Amado le bien-aimé avec son vélo – et un pneu crevé. Ensuite, le chatchien menant un troupeau de bétail. Defensa et Esperanza mesureraient les pirogues pour calculer s'il y avait encore de la place pour les cages de foot. Le cheval borgne mâchonnait une bouteille en plastique. Calamidad passa portant dans ses bras un petit cochon qui gémissait terrorisé, craignant qu'elle le jette dans la rivière pour le sauver après... ou non ?

Fermait la marche quelqu'un qui ressemblait de façon extraordinaire à un scarabée, avec un bandeau de pirate sur l'œil droit, un bout de fil de fer tordu sur une de ses petites pattes – tel un crochet -, et sur l'autre une sorte de jambe de bois, même si ce n'était en fait qu'une écharde de liane sculptée. L'étrange créature, avec un mouchoir de papier pour masque, déclamaient avec une intonation honorable :

Avec dix canons de chaque côté,
le vent en poupe, toutes voiles dehors,
ne fend pas les mers, mais vole
un voilier brigantin.

Navire pirate, nommé
pour son courage « Le Redouté »,
Sur toutes les mers, il est connu
d'un bout à l'autre.

Quand revint le Sous-commandant insurgé Moises, chef de l'expédition en préparation, il trouva le SupGaleano qui souriait inexplicablement. Le Sup avait trouvé une autre pipe, celle-ci intacte, dans la poche de son pantalon.

J'en témoigne.
Miaouaf.





Cette traduction est un collage dé·genré de celle de Joani Hocquenghem sur La voie du Jaguar, de celle du Serpent@plumes sur son blog portapluma.blogspot.com et celle, anonyme, publiée sur le site Enlace Zapatista.

La police typographique utilisée pour le titre et les intertitres est Le Murmure, de Jérémy Landes, disponible sur le site velvetyne.fr sous licence SIL Open Font License, Version 1.1. Le corps du texte utilise Linux Libertine G, sous licence GPL et OFL.

La mise en page a été réalisée pour tarage.noblogs.org.